

CHAPITRE 3

L'ami intime

Parfois Louis surprenait des réflexions qu'il aurait préféré ne pas entendre, qu'il faisait mine de ne pas avoir entendues : « Voilà ce pauvre Louis Braille. Quelle pitié ! »

Louis détestait cette compassion. Il ne voulait pas qu'on le plaigne, surtout pas. Il se savait différent mais rien de plus, même si, en grandissant, il le supportait de moins en moins bien.

Il y avait tant de choses qu'il ne pouvait faire ! Il ne pouvait pas jouer à cache-cache, ni à chat perché. Il ne pouvait pas courir à la rencontre d'un ami, ni se faufiler avec des camarades dans les sous-bois pour se cacher dans un coin secret. Tout le monde aimait Louis dans le village, mais cela ne remplaçait pas un ami intime ou une bande de copains.

Louis avait toujours été bavard et rieur mais, petit à petit, il devint triste et silencieux.

— À quoi penses-tu ? lui demandaient ses parents.

— À rien, répondait Louis.

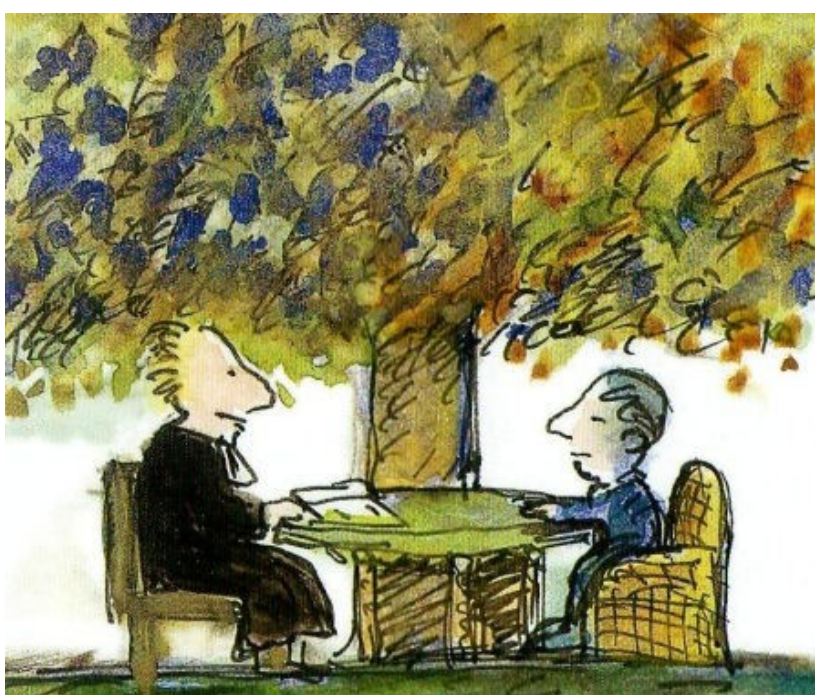
Quand Louis eut six ans, un nouveau curé, le père Jacques Palluy, arriva au village de Coupvray. Il allait changer bien des choses dans la vie de Louis.

Le nouveau curé, désirant faire la connaissance de ses paroissiens le plus rapidement possible, se rendit dans chaque maison et se présenta chez les Braille.

— Quelle pitié, dit-il, en voyant l'air intelligent de Louis, qu'un tel esprit reste sans formation.

Le père Palluy eut une idée. Louis aimerait-il venir au presbytère pour des leçons - disons trois ou quatre fois par semaine ?

S'il aimerait ? Louis était si enthousiaste qu'il oublia de dire oui. C'est ainsi que Louis s'en alla - tap, tap, tap - tous les matins vers l'église en haut du village. Par beau temps, Louis et le père Palluy restaient au jardin. Si le temps était mauvais, ils s'installaient à l'intérieur.



A l'ombre de l'église, Louis découvrait l'histoire, les sciences et le mouvement des étoiles. Le plus souvent, le père Palluy racontait à Louis des passages de la Bible, des histoires d'hommes bons, d'hommes méchants, d'hommes courageux et de fous. L'aveugle se souviendrait toute sa vie de ces histoires.

Louis aimait ces leçons, mais le curé était un homme très occupé et parfois il manquait de temps. En outre, le père Palluy n'était pas instituteur, et Louis posait de plus en plus de questions auxquelles il était difficile de répondre.

C'est ainsi que le père Palluy rendit visite à Antoine Bécheret, le nouvel instituteur de Coupvray. Ne pourrait-il accepter Louis comme élève ?

Antoine Bécheret n'avait jamais enseigné à des enfants aveugles. Il ne sut pas, tout d'abord, s'il avait bien raison de le faire. À quoi cela servirait-il à un garçon aveugle d'apprendre tant de choses ? Cela pourrait même lui faire du mal, lui donner des ambitions vaines. Et puis était-ce bien autorisé par le règlement ?

— Il a une telle envie d'apprendre, dit le curé.

— C'est bien possible, dit l'instituteur, mais ne prendrait-il pas la place d'un autre enfant, d'un enfant voyant ?

L'école était toute petite, elle ne comportait qu'une seule classe.

— Vous avez peut-être raison, soupira le curé, en s'en allant.

— Attendez ! dit-il au curé, ne partez pas si tristement ! J'ai vu votre jeune ami aveugle. Il est vraiment tout petit, on lui trouvera bien une place quelque part.

De ce jour, un petit voisin passa prendre Louis tous les matins. La main dans la main, ils allaient à l'école, une école bien différente de celles d'aujourd'hui. Les garçons étaient placés d'un côté, les filles de l'autre. Les classes duraient de huit heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, avec une seule pause pour le déjeuner.

Comme ces journées étaient longues ! Les autres écoliers s'agitaient parfois. Ils remuaient, chuchotaient ou rêvassaient. Louis essayait de rester aussi tranquille que possible et il écoutait de toutes ses oreilles.

Il le fallait. C'était la seule façon pour lui d'apprendre.

Sa mémoire avait toujours été bonne, elle devint encore meilleure. Louis n'oubliait pratiquement jamais ce qu'avait dit l'instituteur, même après des mois.

Louis résolvait des problèmes arithmétiques dans sa tête aussi vite que

les autres élèves le faisaient sur le papier. Hélas ! quand l'instituteur disait : « Allez, les enfants, prenez vos livres », le cœur de Louis devenait lourd, car alors il ne pouvait rien faire.

Parfois Louis passait sa main sur les hostiles pages lisses. Il savait que des mots y étaient imprimés, des mots qui se dérobaient.

Louis était assez grand pour deviner toutes les richesses que les livres renfermaient, des richesses qui ne lui seraient probablement jamais accessibles. Louis avait envie de connaître tant de choses, il avait tant de questions à poser ! Les gens autour de lui étaient gentils et aimables, mais ils n'avaient pas toujours le temps de lui répondre. « Attends ! » disaient-ils. Louis maudissait ce mot. Si seulement il pouvait apprendre par lui-même. Si seulement il pouvait lire ! Il devait bien y avoir un moyen ! Le père Palluy était préoccupé par l'avenir de Louis. Le garçon avait maintenant dix ans et serait bientôt trop âgé pour l'école du village. S'il voulait continuer ses études, il fallait qu'il trouve une autre école, une école pour aveugles, mais une telle école existait-elle ?

Le père Palluy se renseigna. Il entendit parler d'une école à Paris. L'Institut royal pour enfants aveugles. Serait-ce l'endroit qu'il fallait à Louis ? Plus le père Palluy y réfléchissait, plus il pensait qu'il avait raison.

L'école enseignait toutes sortes de matières : l'arithmétique, la grammaire, la géographie, l'histoire, la musique. Elle préparait également les enfants aveugles à un métier manuel qu'ils pourraient exercer par la suite. Mais le plus important était que les élèves y apprenaient à lire. Le père Palluy ne savait pas comment, tout ce qu'il savait, c'est que cela se faisait avec les mains.

Très enthousiaste, il n'en parla cependant pas tout de suite aux Braille. Il ne voulait pas leur faire une fausse joie. Il fallait d'abord s'assurer que l'école accepterait Louis.

Pour multiplier les chances, le père Palluy alla voir l'homme le plus riche et le plus puissant du village, le marquis d'Orvilliers. Le marquis ne pourrait-il pas écrire une lettre en faveur de Louis, insister sur son intelligence, sur son ardent désir d'apprendre ? Le marquis promit de le faire et la réponse vint peu de temps après.

Le père Palluy cria presque de joie en la lisant. L'Institut acceptait de prendre Louis Braille !

Il était temps d'annoncer la bonne nouvelle à la famille. En l'entendant, Louis bondit de joie. Il allait enfin pouvoir apprendre à lire ! Il allait pouvoir apprendre tout ce qu'il voulait par lui-même !

L'enthousiasme de son père et de sa mère était bien plus modéré.

— Il est heureux ici », dit Mme Braille.

Simon Braille l'approuva.

— Je sais, dit le curé, mais Louis grandit. Tous les ans il se différencie davantage des autres enfants. Et puis, il a tant besoin d'étudier !

Les Braille hochèrent la tête. Ils savaient que c'était vrai, ils étaient néanmoins inquiets. Ils désiraient le bien de Louis, mais ils avaient peur. Paris était à quarante kilomètres de Coupvray, Louis devrait y rester pendant des mois. Il ne pourrait rentrer que pour les vacances d'été.

Leur fils n'avait que dix ans et il était aveugle. Pourrait-il affronter la grande ville sans leur aide ?

Pour sa part, Louis ne ressentait pas la moindre appréhension. Tout ce qui lui importait, c'étaient les livres. Tous les livres qu'il pourrait lire, tout seul ! Il s'approcha à tâtons de son père.

— Papa, dit-il, s'il te plaît !